

C. Place au don

On le voit, le propos dépasse l'harmonisation de nos relations. Il va au-delà de la loi de la réciprocité. Chacun est révélé comme étant débiteur de chacun. Cette conscience est "*la porte étroite*" qui s'ouvre à nous, selon la terminologie de la prochaine étude.

Tout ce qui a été dit auparavant, dans le Sermon sur la montagne, doit servir de référence pour le "*tour*" qui doit être fait. Il s'agit de prendre en compte la situation et les besoins de quiconque, y compris et en particulier d'un adversaire !

La Règle d'or récapitule l'ensemble des exigences du Sermon sur la montagne, dans la mesure où elle dit combien grande est notre responsabilité dans le bonheur d'autrui (au sens des Béatitudes, voir notre 3^e étude), quel qu'il soit. La Règle d'or nous ouvre à l'infini respect de l'altérité.

Et là où nous avons besoin de l'autre (ou de l'Autre), là nous aurons un juste regard sur lui ! Donne parce qu'il t'a été donné ! Donne, et pas forcément à celui qui t'a donné en premier ! Fais du bien à celui qui ne t'en a pas encore fait et qui ne t'en fera peut-être pas ou qui t'a déjà fait du mal !... On le voit : le registre de l'équivalence est définitivement abandonné. Et l'enjeu est immense : la réponse que nous apportons à la demande de l'autre devient révélatrice de notre rapport avec Dieu.

La Règle d'or se clôt sur une ouverture : sa formulation générale invite à la créativité selon les situations, sachant que la bonté du Père précède toute initiative humaine et que les dons nous sont donnés au fur et à mesure que les situations se présentent ! Cette confiance précède toute exigence et tout engagement.

4. Votre écho

 Dites une découverte et une question qui restent à votre esprit à l'issue de ce travail.

Huitième étude

Période du 11 février au 3 mars 2000

La paille et la poutre

Mt 7, 1-12

1. Pour entrer dans le texte

 Lire tout le passage en un bloc : où est l'unité ? Trouvez-vous un fil conducteur ? un thème dominant ?

A première lecture, toute cette séquence semble à la fois bien décousue et, oserait-on l'écrire, terriblement banale ! Jésus a-t-il effectivement prononcé des propos tellement vagues qu'ils en deviennent insignifiants ou très ambigus, selon l'interprétation que l'on en fait ? Certaines propositions relèvent du simple bon sens ("*ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré*", v6), ou du lieu commun ("*faites ce que vous voudrez que l'on fasse pour vous*", v12) ou du vœu pieux ("*demandez et on vous donnera*", v7).

Pourquoi Matthieu a-t-il conservé et agencé ces paroles de cette manière à cet endroit ? Un grand souci de construction littéraire habite tout le Sermon sur la montagne. Chaque partie a donc été retenue avec soin et retransmise à la place qui lui convient. On le voit, sur la question de l'articulation interne entre les différents paragraphes se greffe celle de l'interprétation et de la pertinence de ces propos.

Or, nous partons de l'hypothèse qu'il y a une volonté de cohérence

interne : si Matthieu a rassemblé ces propos dans cet ordre-là, c'est que cela avait du sens pour lui et que cela lui permettait d'éclairer le sens des paroles de Jésus pour la communauté à laquelle il s'adressait. A nous de rechercher cette cohérence, en éclairant les différentes parties à la lumière les unes des autres.

2. Pour éclairer la lecture

A. Structure

La TOB met en évidence quatre subdivisions qu'elle introduit par les sous-titres. Chaque subdivision est en soi cohérente et bien structurée :

- vv1-5 : Ne vous posez pas en juges
- v6 : Les perles aux pourceaux
- v7-11 : Prier le Père
- v12 : Autrui

Pour illustrer la structure rigoureuse adoptée par Matthieu, voici les similitudes que l'on trouve entre la première (vv1-5) et la troisième séquences (vv7-11) :

- une consigne à l'impératif et une conséquence directe (v1 et v7)
- suivies d'une explication (v2 et v8)
- qui se prolonge par une argumentation imagée (vv3-4) ou pratique (vv9-10) sur le mode interrogatif
- et une dernière exhortation (v5 et v11)

Il s'agit d'une structure classique dans l'enseignement rabbinique ou dans le discours de sagesse.

B. Tout est affaire de relations !

a) Ce qui concerne les relations interpersonnelles concerne Dieu

D'un paragraphe à l'autre, le thème évolue. Par deux fois, deux sévères mises en garde, formulées de manière négative, concernent nos relations interpersonnelles : "ne jugez pas" (v1), "ne donnez pas

le jugement de l'autre sur nous n'est pas en mesure de nous dire qui nous sommes vraiment.

C'est une parole à la fois valorisante et exigeante : valorisante parce qu'elle nous situe devant Dieu qui est seul juge sur nos vies ; exigeante, parce qu'il s'agit d'être lucide sur soi-même et d'être actif pour extirper... et la paille et la poutre !

C'est en prenant conscience qu'il n'y a qu'un Juge et que ce Juge est animé par la miséricorde que nous est ouverte la possibilité de sortir de l'engrenage du jugement mutuel et d'entrer dans le mouvement du respect d'autrui et de l'infinie bienveillance à son égard.

B. En constante quête d'amour

L'ingérence de Dieu, à la fois comme Juge plénipotentiaire et comme généreux Donateur, nous invite à nous enraciner dans le sol de la confiance. Car les paroles sur la quête (vv7-11) nous révèlent comme étant d'éternels débiteurs, débiteurs des "bonnes choses" de Dieu. L'action du Père envers nous nous révèle nos vrais besoins et, par conséquent, les besoins de tout un chacun. Ces vrais besoins sont, par exemple, ne pas être blessés par la colère (Mt 5,22ss), ne pas être juges (Mt 7,1-5), être aimés même lorsque nous sommes ennemis, intercéder pour nous alors que nous avons offensé (Mt 5,44)... Bref, il s'agit d'être accueillis et d'être traités comme des enfants du Père, sachant que la mesure du Père est l'amour et la miséricorde sans limites.

On dépasse le quantifiable et on entre dans la démesure... du Royaume. Le Royaume n'est-il pas le lieu où finit tout jugement, le lieu de l'exaucement, le lieu de l'acceptation de soi et des autres ? C'est de cette conscience-là que peut découler une attitude juste et bienveillante envers les autres.

dépendant du bien qui lui est fait (vv7-11). C'est avec la conscience de sa vulnérabilité et de son manque, que l'on mesure dans quelle relation de dépendance on est placé face à autrui.

Chez Matthieu, la Règle d'or a une place de choix puisqu'elle sert à résumer tout ce qui vient d'être dit depuis les antithèses (5,17). Et, plus globalement, elle est la récapitulation de l'interprétation de Jésus sur l'ensemble de l'Écriture : "*C'est la Loi et les prophètes*". En Mt 22,36-40, Jésus propose un autre sommaire de "*la Loi et les prophètes*" : l'exigence d'amour.

C'est à partir de là que la Règle d'or permet d'éviter tout égocentrisme et prend toute sa vitalité. En effet, la question n'est plus centrée sur soi, sur ce que l'on peut désirer de meilleur pour soi-même. L'enjeu est de se concentrer sur les autres. Avec tout ce qui a été dit auparavant dans le Sermon sur la montagne, on prend connaissance de ce qui est bien pour les autres et du rôle de Dieu dans ces échanges.

C'est donc bien "*la Loi et les prophètes*", tels que Jésus les a réinterprétés tout au long du Sermon sur la montagne, qui donnent un contenu à la Règle d'or. La Règle d'or lie les disciples de Jésus à tous les mouvements inspirés par cette même Règle. Mais simultanément, il y a une distance irréductible entre les disciples et les autres adeptes de la Règle d'or ; Matthieu en effet affirme que seul le Sermon sur la montagne donne son contenu à la Règle, et que Dieu est impliqué au plus haut point dans l'application de cette Règle.

3. Pour aller plus loin

A. Du dépassement de tout jugement

L'enseignement de Jésus à propos de la prière, du jeûne et de l'aumône (Mt 6,1-18) délivrait le croyant de la quête épuisante du jugement favorable des autres (cf. notre 5^e étude, p.9). Ce thème se prolonge ici : nous sommes appelés à libérer autrui de notre jugement. On ne peut revendiquer d'être l'instance ultime pour l'autre, on ne peut prétendre être celui qui lui révèle sa vérité. Et inversement,

aux chiens" (v6). Dans cet avertissement font irruption une exhortation et une affirmation concernant notre relation au Père (vv7-11). Puis on revient aux relations interpersonnelles, mais cette fois, sur un mode positif, encourageant à prendre des initiatives pour le bien d'autrui (la Règle d'or du v12).

De manière constante, le Sermon sur la montagne se refuse à séparer notre relation à Dieu de notre relation aux autres. Le passage que nous avons sous les yeux rend visible cette imbrication et cette dépendance mutuelle : la relation au Père fait irruption dans la relation aux autres pour la rectifier !

b) L'effet des relations aux autres

À un premier niveau, Jésus observe ce qui se vit au quotidien. Chaque initiative à l'encontre ou à l'égard d'autrui a un effet de retour, et celui-ci peut être amplifié (le piétinement est plus dramatique que la perte de la perle). On peut devenir la victime ("*jugez.. vous serez jugés*", "*donnez.. vous serez piétinés*") ou le bénéficiaire ("*demandez.. vous recevrez*", "*faites... fassent pour vous*") de ce que l'on a entrepris vis-à-vis des autres. Il n'y a ni gratuité, ni innocence dans ce qui anime nos relations interpersonnelles.

Ces constatations sont du ressort de la sagesse populaire : chaque action a ses répercussions. Cela ne résonne-t-il pas comme une loi d'équivalence et de réciprocité ? Un tel raisonnement a ses limites et contient en lui-même le risque d'une interprétation égocentrique (n'agir qu'en fonction de ses propres intérêts).

Mais l'Évangile va plus loin que la sagesse populaire ; Matthieu affirme que Dieu est directement impliqué dans ce que nous vivons les uns avec les autres. La formule indirecte ou passive ("*on vous jugera.. on vous donnera.. on vous ouvrira*") sous-entend que c'est le Père lui-même en tant que Juge suprême qui intervient. L'attitude de Dieu avec nous dépend entièrement de notre attitude à l'égard des autres. La mesure du jugement final sur notre vie est donnée par nos gestes quotidiens, profanes, spontanés ou réfléchis.

Cette imbrication entre les relations interpersonnelles et le jugement de Dieu entraîne un dépassement de la loi d'équivalence: ce qui est fait aux autres est démultiplié et amplifié dans sa gravité parce que cela engage notre avenir et Dieu.

c) Du plus proche au plus éloigné

Avec l'interdit du jugement, l'interlocuteur désigné est proche ("*ton frère*") apparaît trois fois dans les vv1-5). Mais au fur et à mesure que les idées se développent, le cercle de référence s'élargit ("*quiconque*" au v8) et s'universalise ("*les hommes*" au v12).

Alors que nous allons au terme du Sermon sur la montagne, cette évolution du cercle de relations est loin d'être insignifiante : les sœurs et frères ne sont plus limités aux membres de la communauté des disciples, mais sont les frères et les sœurs en humanité !

C. Au fil du texte

a) Ne vous posez pas en juges (vv1-5)

La structure littéraire est rigoureuse, mais quelle complexité : on passe en quelques phrases du tribunal ("*juges*") au monde commercial ("*mesure*"), puis au registre médical ("*ôter la paille de l'œil*") !

Le verbe "*juger*" définit la capacité de séparer le bon du mauvais, le clair de l'obscur, le précieux du méprisable... Ainsi celui qui juge s'installe-t-il dans une fonction qui prétend établir la vérité sur celui qui est jugé.

L'idée de la "*mesure*" pose la question du critère qui permet de juger. Comme nous l'avons vu à propos de la cinquième béatitude (cf. notre 3^e étude, p.6 : "La miséricorde détermine toutes les relations avec les autres"), c'est la la miséricorde - à l'œuvre ou non, dans nos relations avec les autres - qui est déterminante dans la parole dernière que Dieu prononce sur nos vies (cf. aussi Mt 2,5,31-46).

Avec l'image "*de la paille et de la poutre*", l'interpellation se fait plus pressante : le passage à la deuxième personne du singulier, l'insistance du ton (les mêmes termes se répètent) et le côté grotesque

vouloir d'un Autre. Rien n'est acquis, tout est mouvant, à rechercher inlassablement !

Paradoxe : tout nous est donné et pourtant, cela ne veut pas dire que nous saurons bien disposer de ces dons. La tension reste entre le Dieu Donateur et Juge, entre la grâce et l'exigence, entre le don et la responsabilité

d) Autrui (v12)

Jésus ne dit rien de neuf. Cette sentence, nommée "la Règle d'or", fait partie du patrimoine universel de l'humanité. Elle se retrouve aussi bien dans le judaïsme hellénistique et la philosophie grecque que dans le confucianisme, la religion hindoue ou le bouddhisme ! Les bahais l'ont prise comme principe de base pour la réconciliation universelle. L'horizon du Sermon sur la montagne est véritablement universel.

Dans ses différentes transmissions, la Règle d'or se trouve sous une forme négative ("Ne faites pas ce que vous ne voulez pas que l'on fasse pour vous") ou affirmative, comme ici. La formulation positive n'est donc pas originale à Jésus. Mais elle permet de passer de l'interdit (ce qu'il ne faut pas faire) à l'incitation. On quitte les formules dissuasives pour passer à des invitations qui, au fond, s'avèrent plus exigeantes que les interdits. Car cette invitation à se centrer sur le bien d'autrui est sans limite.

Prise hors contexte, la portée de cette règle est équivoque. Un usage cynique consisterait à se servir à ses propres fins du bien que l'on fait à autrui. On peut aussi la réduire à la régulation formelle des relations, celles-ci se limitant alors à un simple échange de bons procédés ("un prêt pour un rendu"). Ce sont là des compréhensions restrictives et légalistes que Jésus lui-même a dénoncées (Mt 5,46 : "*Si vous aimez ceux qui vous aiment...*").

A nouveau, c'est ce qui a été dit juste avant ce verset qui permet de garder le bon cap : il faut se souvenir de la fragilité qui constitue tout un chacun. Chacun a une poutre dans son œil (vv1-5), chacun est

Origène), la recherche de la miséricorde, du Royaume et de sa justice (en résonance à Mt 6,33)... ou tout bonnement garder le sens large de la quête de Dieu !

Le v8 souligne le bien-fondé de cette démarche religieuse. Cela semble plus facile à dire qu'à vérifier dans notre expérience quotidienne ! L'exaucement est affirmé au présent : c'est maintenant que la réponse vient et elle n'est pas réservée aux plus fidèles et aux plus acharnés. Il n'y a aucune restriction à l'exaucement : ni l'intensité de la quête, ni la persévérance, ni même l'identité de celui qui demande ne sont pris en compte.

Cette démarche spirituelle s'ancre dans la foi en Dieu, Père de tous. Matthieu l'illustre en se référant à l'expérience familiale : la réponse du Père, loin d'être absurde et inutile ("*pierre*"), ou dangereuse ("*serpent*"), correspond aux besoins des enfants. Si les pères humains sont capables de répondre de manière adéquate aux demandes de leurs enfants, "*à plus forte raison*" Dieu le fera-t-il ! Proclamation de foi et non démonstration rationnelle : seul le croyant reconnaît dans l'agir humain un pâle reflet de l'agir divin ! L'allusion à la méchanceté humaine n'est ici qu'une manière de souligner la bonté divine.

Quelles sont les "*bonnes choses*" qui nous seront données ? Luc (11,9-13) parle ici du don de l'Esprit. Matthieu ouvre un champ de réponse plus large : à chaque situation correspond une réponse. La forme de l'exaucement dépend du Père. Mais tout ce qui a été dit auparavant sur ce Père nous assure qu'il nous donnera inconditionnellement tout ce dont nous avons besoin pour vivre la vie de disciple et pour entrer dans la démarche du Sermon sur la montagne.

Traditionnel dans le judaïsme, cet enseignement à propos de la réponse de Dieu aux demandes des humains (Jr 29,12-14 ; Ps 50,15...) prend dans le Sermon sur la montagne une coloration particulière. Les versets qui précèdent nous rappellent que Dieu est notre Juge et qu'il nous juge selon la qualité de nos relations à autrui. Ici, il nous est rappelé que notre place par rapport à Dieu est aussi d'être continuellement en quête, dépendants de la réponse et du bon

de la situation imaginée (une poussière dans l'œil est déjà douloureuse, alors que faire d'une poutre ?!).

Comment faut-il comprendre la dernière injonction du v5 ? Comme un durcissement de l'interdit ? Comme une possibilité réelle et accessible qui permettrait progressivement ("*tabord, alors*") d'avoir les yeux grands ouverts (sens littéral de "*voir clair*") ? Faut-il en rester au trait ironique et absurde (avec une poutre dans l'œil, on est déjà plus qu'aveugle !) ou faut-il y lire un encouragement, exprimé avec excès ? Il s'agit alors d'un encouragement à la lucidité, garantie d'une meilleure relation à autrui. Mais qui nous garantit d'être de bons observateurs de notre monde intérieur, aptes à mesurer avec justesse ses qualités et ses imperfections ?

Avec l'image de "*la paille et la poutre*", on passe du vocabulaire du jugement à celui du discernement. Le jugement nous est définitivement interdit : jamais nous ne pourrions revendiquer le droit d'être inquisiteurs. Mais cela ne signifie pas que nous ne nous soyons plus concernés par ce que l'autre fait. Car cela reviendrait à sonner le glas de toutes les relations humaines, personnelles ou sociales !

Il nous faut, en fait, changer de perspective, en prenant d'abord conscience de soi et en gardant toujours à l'esprit que ses propres manquements et failles sont plus grands que ceux que l'on peut percevoir chez autrui. Il s'agit aussi de s'orienter dans la démarche que propose l'image de Matthieu et qui consiste à travailler sur soi-même : "*ôter*" signifie "*faire sortir*"... cela va plus loin que la simple prise de conscience. De plus, l'invitation à "*ôter la paille de l'œil de ton frère*" engage à dépasser la seule observation de ce qui se passe chez autrui, et appelle à intervenir. Ce qui arrive au frère nous concerne et, plus encore, nous incite à entreprendre ce qu'il nous est possible de faire pour "extirper" le mal de l'autre. On est loin du jugement, puisqu'il ne s'agit plus de proférer une parole définitive, mais d'agir pour que le frère soit soulagé, réconforté, guéri.

Une nuance encore : ces différentes étapes ne sont pas successives. C'est tout-à-fait irréaliste de penser que l'on peut régler une chose après l'autre !

Toute la difficulté consiste, d'une part, à bien saisir la différence entre le jugement et le discernement et, d'autre part, à bien comprendre ce qui est bon pour autrui (combien d'initiatives malheureuses ne sont-elles pas justifiées par cette phrase terrible : "c'est pour ton bien !"). C'est en ne perdant pas la mesure de la miséricorde et en gardant la conscience de ses propres carences que le pire peut être évité. Mais peut-on dire que le pire est totalement jugulé ?

b) Les perles aux pourceaux (v6)

Matthieu est le seul à reproduire ces paroles de Jésus. Et c'est un drôle de cadeau qu'il nous fait là ! Que faire, en effet, de ces métaphores plus énigmatiques les unes que les autres ?

La note de la TOB mentionne un sens tiré de l'Ancien Testament (littéralement "*ce qui est saint*", ce sont les offrandes) et propose son option pour une "recommandation de prudence dans l'esprit". Cet appel à la circonspection ne détonne-t-il avec l'ensemble du ton du Sermon sur la montagne qui est plutôt porté sur l'excès et la radicalité !

Des commentateurs de ce verset ont relevé d'autres propositions d'interprétation. Il s'agirait...

- d'un avertissement dans l'annonce de l'Evangile aux païens pour éviter tout zèle excessif des missionnaires,
- d'une exhortation aux femmes disciples quant à l'usage de leurs bijoux,
- d'une dénonciation de l'aumône mal employée quand elle est destinée aux femmes publiques et aux garçons de mauvaise vie,
- de l'interdiction faite aux non-baptisés de participer à la Cène...

Le fin mot de l'histoire nous échappe... c'est l'occasion de rappeler le rôle d'interprète permanent qui incombe à chaque lecteur et disciple !

Cette parole existait avant que Jésus ne la reprenne à son compte. Une tension chargée de violence destructive se dégage de ces mots : au mépris, ("*aux chiens*"), et à l'abomination, ("*des porcs*"), se rajoute le risque d'être détruits ! Traditionnellement, les chiens et les pourceaux, ce sont les "païens". Pourquoi Matthieu replace-t-il cette parole à cet endroit ? Si nous lions ce verset à ce qui vient d'être dit sur le jugement, on peut y entendre un commentaire et une intensification de l'interdit sur le jugement.

Ce qui est sacré, c'est ce qui est réservé à Dieu. En nous emparant de ce qui est à Dieu, nous entrons inévitablement dans la sphère de la violence. Et les vv1-5 disent que ce qui est de la compétence de Dieu seul, c'est le jugement.

Et ce qui nous est extrêmement précieux, le bien qui nous est le plus cher ("*les perles*"), n'est-ce pas la qualité des relations que nous engageons et entretenons tant avec autrui qu'avec Dieu ?

Les dernières métaphores de ce verset insistent donc sur le risque encouru par celui qui ne retient ni sa langue, ni son cœur : connaître un sort bien pire que celui qu'il réserve à autrui. Cette réciprocité aggravée est exprimée par les images du retournement et du piétinement.

c) Prier le Père (vv7-11)

La demande et le don sont au cœur de cette séquence (cinq mentions de ces deux verbes). La structure répétitive et équilibrée produit un effet d'insistance et d'urgence : c'est maintenant le temps de faire cette quête.

Les trois formes de sollicitation (demander, chercher, frapper) ont, spontanément dans une oreille juive, une connotation religieuse (Jr 29,13 ; Pr 8,17...). Traditionnellement, on comprend ces versets comme un développement sur la prière (en lien avec 6,5-13). Mais cette quête ne se limite pas à la seule prière. Le judaïsme parlait également de la quête de la Sagesse ; on pourrait aussi y intégrer la lecture et l'interprétation des Ecritures (exemple proposé par